

La comédie humaine

Le jeu intertextuel avec un poème que Luis Cernuda dédie au *carpe diem*, inspire le titre *Épines Blanches, Fêtes Privées*. Les histoires que ce livre raconte sont de petites histoires et des histoires perturbantes. On trouve, en effet, une succession de rêves néfastes, un voyage insensé, le secret de tragédies familiales, un moment de cassure dans la vie, le poids de l'origine et du passé. Des fragments éparpillés dans les biographies de personnages dévorés par la solitude et l'incommunication. Des exercices d'une mémoire affective qui creuse dans les relations humaines où la précarité des sentiments, les identités fracturées, le fugace soulagement sexuel et les fantaisies de supériorité atteignent une grande force expressive. Mercedes Estramil combine avec naturel la violence et le désarroi d'hommes et de femmes qui ne connaissent que la douleur.

Pour explorer l'impuissance de ceux qui ont tout perdu, son écriture se caractérise par l'emploi opportun d'une étrange forme de détachement et de provocation. Ses personnages, comme ceux d'Armonía Somers ou de Juan Carlos Onetti, – et dans un registre très différent, ceux de Michel Houellebecq, appartiennent à cette lignée d'êtres désabusés qui n'attendent rien de la vie, même si, parfois, la blessure peut laisser entrevoir une forme imprécise de nostalgie. Évaluant exactement le poids de l'incorrection, l'humour acide de l'autrice réplique toujours avec ironie et il interpelle avec sarcasme la condition humaine.

L'important, c'est la manière de faire avec tout cela de la littérature, depuis le lieu qu'elle choisit pour dialoguer avec la meilleure tradition du conte. L'utilisation des sujets et de l'intensité des situations rappellent le mordant du Cheever le plus ironique et les moments où Lucia Berlin offre plus de compassion que de rage. On est surpris de la capacité de Mercedes Estramil pour analyser les bords désagréables du quotidien, les tragédies anonymes et les menus désastres qu'elle recrée avec froideur avec une cadence qui va de la lenteur à l'impatience et permet d'apprécier son travail sur les mots d'une précision chirurgicale.

Il y a une manière Estramil qui évolue à chaque nouvelle incursion narrative et se renouvelle sans jamais perdre ce style qui captive dès la première ligne. Il y a un ton sceptique, inconvenant, qui tend les fils de la fiction pour raconter une histoire et parler, en réalité, d'une autre. Alors, les limites floues du non-dit, de l'entre les lignes, deviennent efficaces pour écrire sur des silences tonitruants. Certains récits, négligeant les discussions idéologiques ou les batailles culturelles, franchissent des rituels patriarcaux traversés de différentes violences animant les corps, l'air que respirent certains personnages.

Le cœur de ces écritures bat dans plusieurs représentations de subjectivités fragmentées. Ces situations et moments d'angoisse produisent des épisodes de fuite, de déplacements sur des routes et dans de petits villages perdus de l'Uruguay qu'Estramil choisit de nommer pour mettre en scène les périples de ses personnages insignifiants. C'est là que réside l'épopée de ses récits, celle de quelques créatures à la recherche d'on ne sait trop quoi.

Des motifs se répètent et font apparaître des notes de couleur locale, comme les autobus qui passent devant la maison du père de la narratrice et renvoient à une enfance dans les banlieues de Paso Molino et Nuevo París de la capitale uruguayenne.

C'est ainsi que s'établissent d'autres dialogues avec la culture populaire, comme la mention des *tortas fritos*, traditionnelle alimentation uruguayenne que l'on consomme les jours de pluie.

Les paysages de cette littérature correspondent à une géographie autochtone et à une cartographie intérieure. En questionnant les lieux communs de la perception sociale avec une perspective identitaire, l'autrice les rend universels.

Alicia Torres